



avant un mois je serai revenu et nous irons
ensemble en matinée, tu sais, voir la comédie
où je t'ai promis de te conduire.

(2002)



**avant un mois je serai revenu et nous irons ensemble
en matinée, tu sais, voir la comédie
où je t'ai promis de te conduire.**

(2002)

une proposition de christian rizzo

interprétation : cédrick courtois, matthieu doze, wouter krokaert, la bourette,
éric martin, pascale paoli, pascal queneau, gaël sesboüé.

installation lumière : caty olive

création sonore : gérôme nox

accompagnement costume : misa ishibashi, didier despin & la bourette

accompagnement vidéo : charles carcopino et jean gabriel periot

régie générale : judicaël montrobert

durée : 1h20

production : l'association fragile

coproductions : Création résidence Le Quartz / Scène Nationale de Brest - Maison des Arts et de la
Culture de Créteil - Le Manège / Scène Nationale de Maubeuge – DSN / Scène Nationale de Dieppe -
Centre National de la Danse

avec le soutien : de la Fondation de France, de l'association Beaumarchais, du Centre Chorégraphique
National de Caen, du Ministère de la Culture et de la Communication / DRAC Ile-de-France (aide à la
création) / DICREAM-CNC.

l'association fragile est soutenue par la DRAC Nord - Pas de Calais/Ministère de la culture et de la
communication au titre de l'aide à la compagnie chorégraphique conventionnée.
Elle est également aidée par Culturesfrance pour ses tournées à l'étranger.

Depuis 2007, l'association fragile / christian rizzo est en résidence à l'Opéra de Lille.

« Une ouverture électrique de son et de lumière.

Un espace plein.

Une pièce paysage où se tissent en tension et par soustraction des actions, des masses sonores, des lumières vibratoires.

Un temps dilaté.

Un labyrinthe qui se fabrique par suppressions et disparitions pour faire émerger un relais d'apparitions singulières.

Des enclaves oniriques qui questionnent l'absence, le vide, le non résolu.

Une aspiration du plein au vide d'où advient un espace de tranquillité et de contemplation.

Mémoire et présent s'interpénètrent pour rendre visible le rituel d'un espace oeuvré. »

« J'écoute des riffs de guitares saturées, amplifiées, électriques et je rêve d'un labyrinthe où chaque avancée éclaire le sombre pour mettre en lumière des créatures d'après tempêtes. J'imagine une communauté d'hommes, plus une femme, des personnages de scorio rising joués par des Bernard L'hermitte, des créatures hybrides, tour à tour dandys décadents, figures gothiques, émanations pop, corps (dé)bridés, qui enfilent des carapaces perlées, des prothèses dorées se trouvant là, en attente d'être habitée. *Avant un mois...* est une promenade perceptive-rébus dans un squelette de jardins baroques où sculptures et massifs auraient été remplacés par des reliques composites, habitées de rock, de préciosité et de mystère...

Ce projet est ainsi le lieu de la transformation, comme pourrait l'être l'île ou la forêt shakespearienne, l'espace théâtral approché comme tremplin vers des phénomènes de rituels initiatiques de passages (pour le changement d'une communauté ?).

Il s'agit pour moi de remettre en jeu la constatation d'une géographie du corps qui se fragmente, flirte avec la notion de disparition afin de se reconstituer par hybridation / contamination avec l'autre (cet autre contenant aussi les artifices du théâtre).

L'échange, le don, le cadeau, l'offrande sont des mots simples qui tracent des lignes de désir que je voudrais explorer sous ses formes dansées, plastiques et musicales.

L'ombre du travail de James Lee Byars, les poésies de William Blake et de Mario de Sa-Carneiro m'accompagnent à ce jour.....

Avant un mois... est une errance onirique format cinémascope, en vision panoramique. »

Christian Rizzo

« Nous nous sentons bien seul avec les scènes, toujours célibataires, de nos rêves. Esseulés en elles, esseulées d'elles. D'un côté, elles nous enferment dans l'impossibilité d'en répéter, d'en raconter aux autres l'importance pour nous, cette importance que nous ne comprenons pas nous-mêmes ; d'un autre côté, elles nous délaissent en ne nous laissant le plus souvent que des bribes d'images dont nous sentons bien qu'elles nous regardent, qu'elles nous touchent au plus profond, mais dont nous savons ni ne saurons jamais les tenants et les aboutissants ultimes. Les scènes de nos rêves nous laissent seuls, quelquefois jusqu'au désespoir, lorsque nous échouons à les tirer de cette masse d'oubli – notre propre sommeil – dont nous sentons bien, pourtant, que toute notre vie lucide et notre pensée se trament.

(...) Qu'est-ce à dire ? Que toutes nos extrêmes solitudes d'images sont l'organe même par où nous touchons la communauté dans ce qu'elle a de plus large, de plus entier, de plus extrême : par exemple la communauté des choses à conjurer mais qui surviennent quand même, et nous agglutinent dans des catastrophes, les malheurs, les inquiétudes sans bornes. Cela signifie peut-être que toute véritable solitude est une solitude partenaire. Qu'elle se heurte avec scènes, bribes et vestiges, aux confusions, déplacements et ruines de l'histoire. La pointe extrême de notre solitude imaginaire ne serait alors ni plus ni moins que la pointe extrême de notre situation commune dans ce qui prend pour nous la figure du destin.

(...) Repensons à Shakespeare : all the world is a stage.... Et pensons que la réciproque est vraie, si la scène ne représente pas le monde comme dessin figuratif, mais comme un rébus d'actes, d'intensités, de calculs, de paradoxes, de défigurations. Rigoureuses bribes et vestiges souverains.

Georges Didi-Huberman in « Phasmes, essai sur l'apparition » 1992

extraits de presse

« Un sol jonché de talons hauts, masques, nains et autres figurines, des présences fantomatiques d'êtres asexués, des effets de lumière indirecte de Caty Olive au meilleur de sa forme ou encore des sons de Gérôme Nox à vous vriller les tympanes d'une symphonie industrielle mais jamais industrielle. Rizzo jette le tout dans cet univers clos et procède par contraste, absence, voire déplacement, pour brouiller les pistes. Le vivant se matérialise, la matière s'anime, nos repères en prennent un coup. D'une splendeur désolée il fait l'écrin d'un rêve éveillé. On cherche dans son souvenir pareil tour de passe-passe, on repense aux déconstructions de William Forsythe – et c'est un sacré compliment ! -, puis on revient sur le plateau entièrement blanc, jonché de boules, hommage au travail de James Lee Byars sans doute, encore transi. Et admiratif. Christian Rizzo s'est enfin débarrassé du trop-plein de citations des pièces précédentes pour toucher à l'essentiel, la beauté offerte ».

Philippe Noisette, *Les Inrockuptibles* – 26 mars 2003

« La scène est transformée en une sorte de chambre avec vue sur l'inconscient où s'animent des êtres mythologiques, des demi-dieux à tête de cheval ou d'oiseau, des corps sans tête, des Janus bizarres, des travestis à la fois drôles et inquiétants. La chorégraphie est une sorte de métamorphose à vue, un genre de kaléidoscope féerique qui installe subrepticement un monde grandiose. Le passage d'une attitude à l'autre est presque imperceptible, avec des accélérations saisissantes qui contribuent à troubler les perceptions visuelles et notre image du corps. A la fin du spectacle, le silence submerge le plateau si l'on est sûr d'avoir assisté à un opéra corporel d'un nouveau genre. La chorégraphie traditionnelle semble avoir pris un sérieux coup de vieux ! »

Agnès Izrine, *Danser* – janvier 2003

Christian Rizzo n'en fait qu'à sa tête (de cheval)

« Cette comédie est rock et précieuse. Elle pose des questions. Ce qui, a priori, ne se présente pas comme un spectacle de danse a-t-il le droit d'être sur un plateau, au lieu d'être présenté en formes courtes et autres instantanés dans des galeries, des studios, des friches ? Certainement. Pourquoi est-ce la danse, ou ses réseaux, qui accompagne ce genre de projet protéiforme ? Sans doute parce qu'elle ne s'interdit rien des formes les moins identifiables. Que les paysages oniriques de Christian Rizzo trouvent aujourd'hui leur place dans des théâtres est réjouissant, car il ouvre et sculpte l'espace en le nettoyant jusqu'à la contemplation. »

Marie-Christine Vernay, *Libération* – 14 novembre 2002

Mannequins en vitrine

« Cette fois, Rizzo envisage la scène comme un lieu d'installation. La valeur plastique des corps immobiles semble être en référence à cette sorte de forme actuelle de la sculpture, hyperréaliste, propice à maintes mises en situation, sauf qu'ici l'hyperréalisme des poses oscille entre la vérité et l'erreur puisqu'il s'agit de corps vivants. Les cagoules pourraient laisser supposer un rite sadomasochiste. Cet homme jeune manie l'époque qu'il connaît bien avec une bonne dose de folie persuasive. Il truffe les planches d'une foule d'indices avec une habileté qui n'est pas sans rappeler la rouerie du roman policier. On dirait que Christian Rizzo est un écrivain de la scène qui adopte le parti pris des choses, car chez lui, les danseurs n'ont pas plus d'importance que les objets : tête de mort, casque de moto, bouquet de fleurs en vase, corbeau empaillé, chaussures à hauts talons, bref toute la panoplie propre, sur le mode froid, à signifier la mort et l'érotisme, tenues à distance des anatomies à l'arrêt devant elles, qui doivent évoluer dans un flot de boules en plastique blanc. »

Muriel Steinmetz, *l'Humanité Hebdo* – 12 octobre 2002